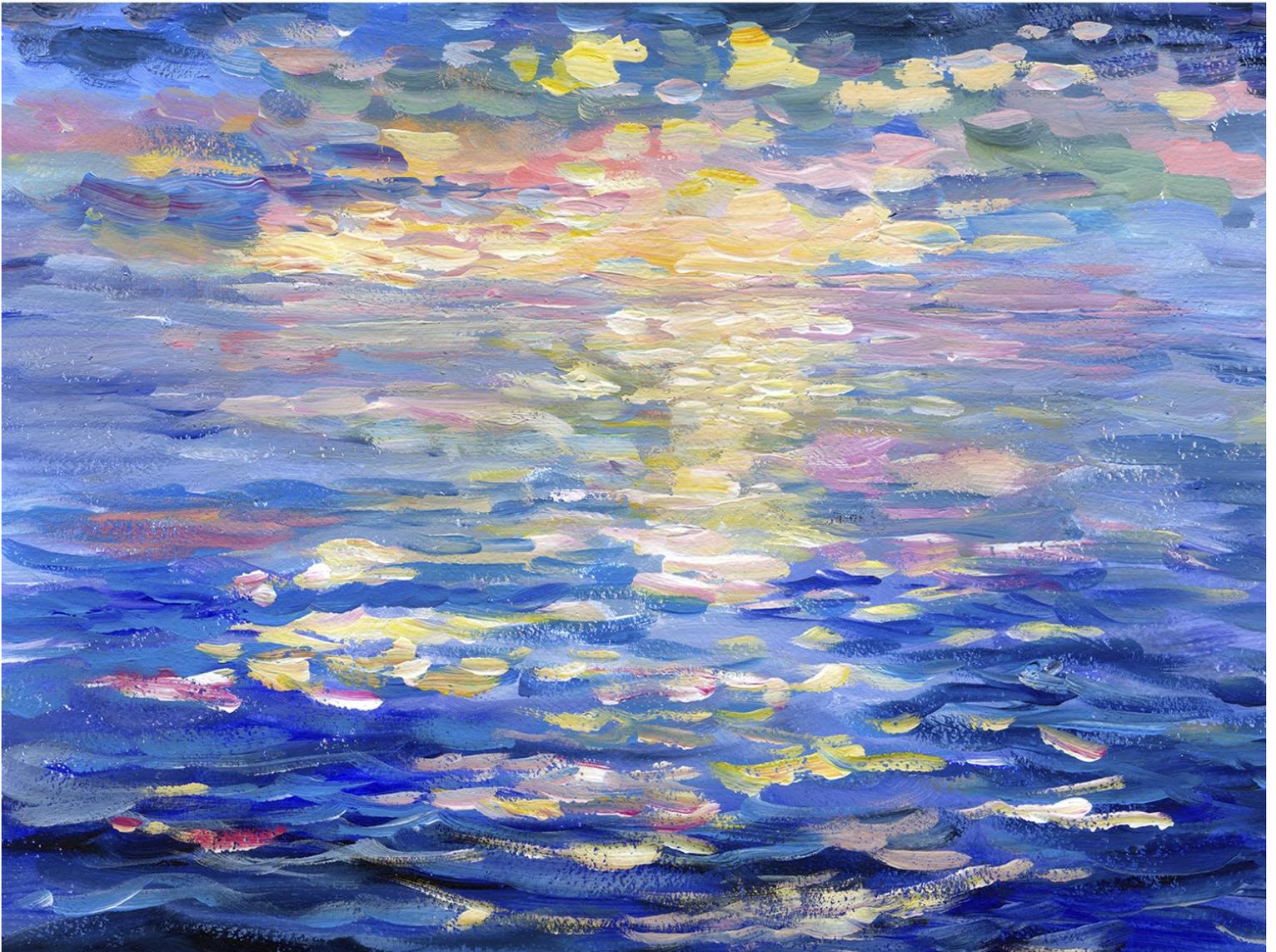


MARIE BARBOU JOUÉO

Le Carrousel d'Andréa

roman



Marie Barbou Jouéo

Le Carrousel d'Andréa

© Marie Barbou Jouéo, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1828-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes enfants Marion et Marcel,

Note de l'auteurice

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

« Et plus inexprimables que tout sont les œuvres d'art,
ces êtres secrets dont la vie ne finit pas
et que côtoie la nôtre qui passe. »
Rainer Maria Rilke

« La lecture est une amitié. »
Marcel Proust

1. Dans le tableau

Je flottais, les mains étendues le long du corps, en tentant de puiser un peu de chaleur des quelques rayons de soleil qui me parvenaient, à travers les feuillages d'une cathédrale végétale de tilleuls, de noisetiers et de chênes. L'eau me portait et me faisait très lentement avancer. Je sentais à peine les limites de ce lit de rivière sur ma peau tant l'air et l'eau se confondaient. On ne pouvait plus distinguer où commençait l'un et où s'arrêtait l'autre.

Les bords de ce petit cours d'eau s'étaient rapprochés, je percevais la mousse le long de chaque rive caresser mon corps. Quelques fleurs apparaissaient, une forme de beauté renaissait sous mes yeux à peine réveillés. Je les gardais à demi ouverts et me laissais bordée par cette nature devenue accueillante. Je ne bougeais pas, mon regard était posé sur le ciel de plus en plus tacheté de vert et je dérivais dans le silence de ce spectacle, comme s'il avait pour seul but de m'apaiser. Plus aucune force ne semblait vivre en moi. Je ne pouvais plus rien soutenir ni de mon corps ni de mon esprit, telle *Ophélie* dérivant vers un monde qui n'était plus le nôtre. Je me noyais.

— Qu'est ce qui se passe ? s'exclama Alex, le technicien médical chargé de surveiller mes constantes.

Tout le monde se regroupa autour de la capsule où j'avais pris place une heure avant pour traverser le premier temps de Carrousel, une expérience d'hypnose sensorielle et artistique qui me faisait voyager à travers un choix de tableaux, dont *Ophélie* de Millais. Le souffle du Dr Mayfield, qui supervisait cet essai, s'était coupé devant le moniteur cardiaque. Mon cœur venait de s'arrêter.

Quelques semaines plus tôt à Paris...

Comme chaque jeudi, j'arrivais au musée d'Orsay en fin de journée, avec l'idée de profiter de ce lieu dans une sorte d'heureuse errance. Au final, je me surprénais à faire chaque fois le même parcours : la salle des Van Gogh, les sculptures de Camille Claudel et Rodin, et l'étage des impressionnistes. Cette visite distillait un peu de douceur, comme un crédit de paix que je nourrissais en cas de besoin dans la traversée toujours incertaine du quotidien. J'avais vers l'un de mes tableaux préférés, légèrement excentré dans la partie gauche de l'allée centrale. Je l'observais à chaque fois comme si c'était la première. La nature endormie devant moi était recouverte de neige. Blottie sous cette couverture blanche magnifique, on percevait même quelque chose de chaleureux

tant cette parure hivernale était immobile et que son apparente délicatesse enveloppait les sens. Le temps, depuis quelques secondes, s'était arrêté. Je restais là, devant cette parcelle de terre, à imaginer les habitants de la maison suggérée et celui d'entre eux qui capturerait le spectacle offert à mes yeux. Un petit oiseau semblait sur le point de prendre vie, dans ces mouvements agités, saccadés, peut-être joyeux, propres à ces petits êtres. Mais rien ne bougeait, sauf en moi, mise en mouvement par cette contemplation. Une empreinte de la grâce de cette œuvre me parvenait. J'adorais ce tableau, *La Pie*, de Claude Monet. J'avais le sentiment d'être dans cette cour, qu'en me baissant je pourrais toucher cette neige. Les coups de pinceaux faisaient l'effet de monticules immaculés, les ombres bleutées du reflet de la barrière en bois étaient surprenantes, car si on s'éloignait d'un mètre seulement, on les voyait parfaitement grises.

Lorsque j'entrais dans un musée, particulièrement Orsay, cela me faisait toujours un effet singulier. Mon présent rencontrait soudain une part d'éternité et j'en ressortais plus ancrée, me racontant que je portais en moi une empreinte un peu magique, hors du temps, imprégnée de ces mondes offerts à la contemplation depuis des siècles. Il me revenait l'idée de Rainer Maria Rilke, je venais de relire ses *Lettres à un jeune poète*. Dans la première il disait quelque chose de cet ordre : notre vie passe, près de ces œuvres qui restent. Cette impression s'intensifiait lors des nocturnes quand je profitais du fait que la plupart des visiteurs venaient découvrir les expositions temporaires et que j'avais l'impression d'avoir le reste du musée pour moi, quand je choisissais les salles des collections permanentes. La permanence, c'est exactement ce que je venais chercher. C'était ce qui me touchait et m'aidait à façonner une réalité fiable en réponse à l'inconsistance du monde et des êtres.

Ma grand-mère était celle qui m'avait éveillée à l'art par des visites hebdomadaires des musées parisiens lorsque j'étais enfant. À mon tour aujourd'hui, j'éveillais ma fille à ce filtre précieux. Nous avions nous aussi nos petits rituels, nos librairies, bibliothèques et musées préférés. Ce fil de la transmission traversait le temps et tissait une étoffe enveloppante entre nos générations. Je chérissais les moments où je donnais à Camille ses premiers repères de contemplation, ceux qui venaient embrasser et rencontrer sa sensibilité, ses premières intuitions, où je la voyais se les approprier, comme pour éprouver cette transmission qui maintenant ne pourrait s'enrichir que par ce nous choisirions d'en faire.

Souvent, j'imaginai pouvoir m'extraire du monde vers les œuvres que j'observais. Je rêvais de pouvoir me balader dans ces lieux mystérieux, créer une

porte qui m'infiltrerait dans l'un de ces tableaux, avoir ces mondes à disposition. De la même façon, je donnerais beaucoup pour voyager dans le temps et passer quelques minutes dans la vie de Claude Monet, de Vincent Van Gogh, mais aussi d'écrivains comme Émile Zola, Marcel Proust ou Marguerite Duras, comme un observateur extérieur qui tenterait d'échanger ne serait-ce qu'un regard avec eux. Quel amoureux de l'art n'a pas rêvé de cela ? Observer ces artistes dans leur décor quotidien, comprendre quelles étaient leurs ressources, de quoi était faite leur rencontre avec l'autre ou le silence, avec l'effervescence du monde, parfois au-delà des mots, même pour eux. Percevoir les paysages qui les contenaient. Ces paysages dont parle si bien Proust lorsqu'ils décrivent l'essence d'un être et tout ce dont l'ornent notre esprit et notre sensorialité : « Ce regard avec lequel, un jour de départ, on voudrait emporter un paysage qu'on va quitter pour toujours. »

Alors, comme on ajouterait un conservateur à une recette, je multipliais mes contacts avec les œuvres qui me parlaient le plus. Zola, par exemple, pour comprendre l'humain de tous les temps, le faire dialoguer avec ma propre perception de lui aujourd'hui, et mieux saisir « ces fils qui conduisent un homme à un autre¹ ».

C'est d'ailleurs surprenant cette façon dont les œuvres, littéraires ou picturales, s'inscrivent dans notre esprit. Elles ressurgissent parfois, et nous apprennent alors, par le moment qu'elles choisissent pour nous apparaître à nouveau, l'importance et la fonction de l'empreinte qu'elles avaient laissée en nous. Dans un musée, comme ce jour-là à Orsay, elles me semblaient toujours prêtes à surgir, à me laisser pénétrer leur beauté, comme un appel, une invitation destinée à entrer en relation avec le monde qui se déroulait devant elles. Et c'était vrai, quand l'heure de la fermeture approchait, j'apercevais la nuit noire de Paris à travers les fenêtres, tout semblait dormir, sauf les œuvres qui, plus le vide se faisait dans les couloirs, plus elles jaillissaient de vie autour de moi. Je laissais toujours à regret cet entre-deux-mondes qui éblouissait mes sens et révélait autant mes tourments que ma vitalité.

En sortant, l'écrin parisien du musée d'Orsay dans lequel s'entrelaçaient les périodes historiques, culturelles et humaines, était lui aussi de toute beauté : le Louvre juste en face, les Tuileries, la Seine... Paris !

Après des études d'histoire de l'art et de psychologie, j'étais devenue professeure d'histoire de l'art. Je réservais toujours un semestre à la psychologie de l'art, domaine presque inconnu et pourtant, de mon point de vue, indispensable à la réception des œuvres.

Pour expliquer à mes étudiants ce qu'était cette discipline, je commençais

toujours par cette citation de Monet : « Je veux peindre l'air dans lequel se trouve le pont, la maison, le bateau. La beauté de l'air où ils sont. » Pour les aider à éprouver cette réaction esthétique aux œuvres je leur suggérais d'imaginer devant chacune d'elles la possibilité d'y entrer, de créer cette fameuse porte : « Demandez-vous à quoi ressemblerait votre voyage dans ce tableau, ce qu'il pourrait vous dire, vous faire ressentir. Imprégnez-vous le plus possible de son univers... » et je leur transmettais la technique des cinq sens bien connue des hypnothérapeutes : « Imaginez que vous entrez dans ce tableau, quelles lumières et couleurs vous enveloppent ? Quelles senteurs vous parviennent ? Quels sons et quels silences vous saisissent ? Quels goûts s'invitent dans votre bouche ? Quelles textures percevez-vous sous vos doigts ? » C'était un exercice très efficace pour communiquer le plus intimement possible avec l'univers proposé par le peintre.

J'avais plusieurs fois été captivée, voire capturée par des peintures, elles m'avaient dérobé quelque chose de mon âme comme pour mieux me le rendre. C'est cela je crois la réaction esthétique, l'expérience de ce « dialogue avec le visible » comme l'appelait Huyghe. Un tableau par exemple, qui provoque un mouvement intérieur et transforme notre rapport au monde dans le silence de notre être.

Chaque artiste est alors un alchimiste qui peut, si notre rencontre avec lui « réagit », changer le plomb de nos pensées en or de l'esprit, et convertir l'eau de notre langage en un vin savoureux de mots.

« La beauté de l'air » c'est ici l'espace de la création, le lieu symbolique où se rencontrent le réel, notre subjectivité et l'art. Pour Monet, c'était la capacité spectaculaire à reproduire le ciel, à peindre cette beauté de l'invisible qui dialogue avec nous, à en faire un air qui nous enveloppe et nous transforme par ce qui nous parvient de cette nature sublimée sur la toile. C'est cette ambiance qui surgit du tableau, qui parle avec nous, saisit notre dialogue intérieur et fait évoluer notre pensée, nous libère de la peur ou décuple notre plaisir.

La psychologie de l'art étudie l'écho du monde d'un artiste dans le nôtre, ce qui opère, par une sorte de contagion émotionnelle, invisible mais active. « L'art, c'est la contemplation. C'est le plaisir de l'esprit qui pénètre la nature et qui y devine l'esprit dont elle est elle-même animée. C'est la joie de l'intelligence qui voit clair dans l'univers et qui le recrée en l'illuminant de conscience. L'art c'est la plus sublime mission de l'homme, puisque c'est l'exercice de la pensée qui cherche à comprendre le monde et à le faire comprendre » disait Auguste Rodin.

Il s'agit d'accepter de se perdre dans les souterrains de l'artiste qui résonnent dans les nôtres. Que l'œuvre fasse intrusion, parfois effraction, et traverse les différentes épaisseurs de notre vécu, de nos souvenirs, pour en révéler, voire en